Le Jura bernois vu par Alfred Cérésole

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **46 (1942)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555451

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le Jura bernois vu par Alfred Cérésole

par Henri PERROCHON

Nous sommes heureux d'accorder l'hospitalité des « Actes » à cette courte étude de l'écrivain romand Henri Perrochon sur « Le Jura bernois vu par Alfred Cérésole ». Elle élargit notre horizon. Et il eût été regrettable de laisser dans l'oubli les excellentes pages qu'on va lire, consacrées à notre petit pays par l'auteur et son commentateur, talentueux amis du Jura.

Conteur de talent, pasteur à l'éloquence chaleureuse et aux idées larges, Alfred Cérésole (1842-1915) a laissé une œuvre aujourd'hui trop méconnue, dont d'excellents juges comme Mistral ou Alphonse Daudet ont dit naguère les mérites. Ame de poète, Cérésole avait le don d'élever les pensées au-dessus des platitudes de la vie ; il a tracé du Vaudois un portrait sympathique et idéal en une langue riche en vieux mots du terroir.

Durant la campagne de 1870, il fit connaissance avec le Jura bernois ; il narra plus tard les épisodes de ce séjour. Jusqu'au début de ce siècle, ce fut pour les Vaudois la source la plus connue de documentation sur cette partie de notre Suisse romande. Depuis, le développement des communications, des rapports plus fréquents ont enrichi cette connaissance d'éléments nouveaux, et la « mob » de 1914 à 1918 conduisit dans le Jura les fils et les petits-fils de ceux qui, en 1870, y étaient allés aux frontières.

Alfred Cérésole était alors aumônier du 70me bataillon, cette unité vaudoise, avec le 46 (également vaudois), le 56 (fribourgeois) et une compagnie de dragons, formait la 9me brigade que commandait le colonel Tronchin, et de la 3me division dirigée par le colonel Aubert, de Genève.

Le 4 octobre 1870, de Bienne, la 9me brigade s'engageait dans les gorges du Jura vers Delémont et Laufon ; plus tard elle était à Porrentruy et à Boncourt. Fin novembre, par les Franches-Montagnes, par Saignelégier et La Chaux-de-Fonds, elle regagnait Yverdon.

La capitulation de Strasbourg avait rapproché des frontières les troupes belligérantes. Tronchin, dans son premier ordre du jour, exprimait à ses soldats son désir qu'ils se conduisent bien vis-à-vis des habitants d'un canton confédéré.

Pendant plus d'un mois, ce fut du service de garde avec des manœuvres dans le cadre des bataillons. La pluie et le brouillard

inspiraient à Tronchin des recommandations précises aux chefs de corps sur les inspections de chaussures, la nécessité de les graisser chaque jour, d'en avoir deux paires, de réclamer aux cantons qui devaient les fournir des guêtres en drap, et sur la paille des cantonnements, sur les vivres du sac à pain : viande, café, sucre, tabac.

Vers la fin d'octobre, le 28, de Delémont, une partie de la brigade se porta à Courtemaîche. L'ambulance est à Porrentruy et dans la plaine avoisinante le divisionnaire Aubert passe une inspection solennelle le 8 novembre. Vers le 15, Français et Prussiens se rapprochent. Le canon gronde. Belfort se défend. Des exilés en fuite arrivent. Les alertes deviennent fréquentes. A Boncourt, des combattants sont arrêtés par nos troupes. Des cavaliers prussiens sont reçus par une compagnie de la brigade, baïonnettes croisées, et ils font volte-face. Le 10 novembre, Tronchin félicite les soldats de la Ire du 46, pour leur conduite, et leur sergent pour sa promptitude de décision. Enfin, à la fin du mois de novembre, la 9me brigade quittait le Jura, et le préfet de Porrentruy, Froté, disait sa satisfaction pour les relations entre civils et troupiers. La presse jurassienne louait la discipline et la tenue des soldats du colonel Tronchin. Le *Jura* multipliait les éloges : « Le 70me bataillon est l'élite des troupes que nous avons eues jusqu'à ce jour. Comme ses prédécesseurs du canton de Vaud, il s'est attiré toute la sympathie de la population. »

Ces sept semaines vécues dans le Jura bernois laissèrent, malgré le temps détestable qui les avait accompagnées, des souvenirs nombreux, parmi ceux-ci, les plus célèbres, ceux qu'Alfred Cérésole conte dans « Souvenirs et impressions d'un capitaine aumônier, dédiés aux survivants du 70me bataillon à l'occasion du 30me anniversaire, 1870-1900 » dans *Voix et souvenirs* (Lausanne 1901), et ceux encore qu'il met sous la plume de Jean-Louis dans les *Scènes vaudoises* (1895). Dans les uns et les autres, vous trouverez le même entrain, le même optimisme, la même cordialité, et aussi le goût qu'eut toujours pour la vie militaire l'ancien grenadier du 45me promu capitaine-aumônier.

Evidemment les souvenirs de Cérésole nous donnent avant tout la vie d'un bataillon, dont il faut coûte que coûte maintenir le moral. A l'aumônier incombait cette tâche. Le plus important de son devoir n'était pas le sermon dominical. Il était infirmier-chef, bureau d'assistance, et à lui seul « service des loisirs ». S'occuper des malades, distribuer chemises de flanelle et bas de laine que lui envoyaient les comités de dames de Lausanne et Vevey, organiser des délassements. Exercices de chants où le *Ranz des vaches, Il est amis une terre sacrée, Espoir de la ligue helvétique* ou *Quand s'amassent les nuages* se succédaient, avec d'autres moins austères. Sur l'air alors fameux de « Te souviens-tu » Cérésole adaptait les paroles que son collègue, l'aumônier S. Chevenus composait à Delé-

mont en octobre 1870 : L'écho lointain d'une guerre terrible..., dont une strophe conserve de nos jours une actualité indéniable :

Sur un passé glorieux dans l'histoire,
Nous sommes fiers de fonder tous nos droits.
Nous vénérons la pieuse mémoire
Des vieux héros et du temps d'autrefois.
Mais nous savons qu'une tâche sacrée
Pour l'avenir vient s'imposer à nous.
La liberté par nos soins conservée
Doit être un jour le partage de tous.

Bibliothèque circulante, où l'on trouvait les romans d'Erckmann-Chatrian auxquels le voisinage de l'Alsace prêtait un attrait particulier, l'*Histoire de la Confédération suisse* de Jean de Müller, réduite et continuée par Charles Monnard... Parfois l'aumônier était le secrétaire privé de soldats embarrassés, ne sachant comment écrire à leur fiancée en termes à la fois affectueux et choisis. Plus d'une de ces lettres d'amour, écrites par Cérésole, valurent à ces amoureux des réponses si émues et enflammées que ceux-ci s'empressaient de les apporter à l'aumônier-secrétaire, heureux de ses succès épistolaires et de la joie des troupiers qui concluaient : « Ce soir, M. l'aumônier, vous pouvez compter qu'on va chanter de bon cœur. Merci pour le service ! »

Ce que Cérésole trouve de mieux, comme distraction, ce furent les leçons d'allemand. Ces braves Vaudois, à Laufon notamment, étaient fort embarrassés. Et sans doute, ils n'avaient pas une facilité spéciale pour l'étude de cette langue ; et les leçons étaient riches en mots mal prononcés, en surprises amusantes et un remède contre le cafard.

De tout cela, les Souvenirs de Cérésole nous entretiennent, et de la guerre proche.

« Porrentruy, le 6 novembre. — Nous voici à la pointe du canton de Berne. En quittant Delémont, nous avons appris la capitulation de Metz. Consternation générale. Le nom de Bazaine est traîné dans la boue. Aujourd'hui le canon gronde du côté de Belfort avec une sinistre véhémence. D'une hauteur près d'ici, on peut fort bien distinguer la ville dominée par ses forts. De temps à autre s'élèvent dans les airs des mouchets de fumée blanche...

» Boncourt, 10 novembre. — Grand branle-bas, hier soir, dans la neuvième brigade. Les Prussiens sont arrivés à Delle, à dix minutes d'ici...

» Porrentruy, 14 novembre. — Divers prisonniers ont été conduits ici. Ce sont des francs-tireurs et des zouaves... Hélas ! la guerre n'est pas près de finir. Chère France !... Pauvre France !... »

Et Jean-Louis, en son pittoresque langage, raconte son service dans « ce pays de citernes, où, Dieu soit loué, il y a de bien braves

gens ». Il est d'ailleurs sensible à la beauté du paysage : « Oh ! que c'était tranquille ! Dorées par les derniers rayons du soleil, nos belles montagnes se montraient à l'horizon. La lune pleine s'élevait sur des vallons et des villages en paix. Quelques corbeaux regagnaient leurs sapins. Là-bas, sur un ou deux clochers, flottait la bannière fédérale. De temps à autre le son des cloches d'une église, sonnant la prière ou les heures du soir, arrivait jusqu'à nous. » Et le colonel avec son panache blanc, et les exilés et les zouaves internés : « ça batoille de tout ; ça barjaque sur tout. A les voir et surtout à les entendre, il ne semble pas possible que ces zouaves soient des tout véritables. Ils pourraient bien n'être que des zouaves de rencontre. »

Plus tard, en février 1871, la 9me brigade fut de nouveau mobilisée, mais aux Verrières pour recevoir les troupes de Bourbaki ; quelques-uns de ces soldats passeront au pied du Jura, à Bienne, conduisant à Berne le trésor de l'armée prisonnière.

La première place dans ces souvenirs est réservée aux scènes militaires. Le Jura lui-même en forme le décor : la Birse aux contours sinueux ; les toits bruns de Laufon ; Delémont sur sa hauteur ; plus loin Porrentruy, Courtemaîche, Boncourt et Delle. Là, le « Cheval-Blanc » où l'état-major logeait, ici la mairie ou l'église. Ou encore voici Sonceboz, Tavannes, Soyhières, Courrendlin. Vieilles églises accueillantes, où les cultes des deux confessions se célèbrent. Surtout, c'est le contraste entre les vallées encaissées et les grands pâturages d'où tout à coup des perspectives illimitées s'étendent. On voit la plaine entre le Jura et les Vosges ; dans le lointain vaporeux on découvre la flèche de Strasbourg, plus près Belfort et sa citadelle, que des colonnes de fumée entourent, suivies d'un bruit sourd. Après ce contact avec l'inconnu que la guerre bouleverse, on redescend dans le petit vallon.

En cet automne maussade, c'étaient aussi les éléments déchaînés. Ces Vaudois des bords du Léman ou du Gros de Vaud n'étaient pas habitués à entendre sur les hauts plateaux mugir le vent enragé, qui souffle en rafales, soulève les képis, en entraîne un dans la Birse. Le soldat, privé de son couvre-chef ne perd pas la tête, il se déshabille, se jette à l'eau et aux acclamations du bataillon rattrape à la nage le képi, qui voguait dans la direction de Bâle.

C'était la neige que chassait la bise. Les soldats enfonçaient, les chars culbutaient. Sur un étang les canards entouraient les sentinelles et becquetaient leurs boutons de guêtres. Le givre transformait en glaçons les moustaches en pointe d'un sergent-major. C'était enfin un orage qui arrachait les bardeaux des toits, tandis que les grêlons battaient la générale sur les gamelles fixées au sac. Pour sécher les soldats, les Jurassiens ouvraient leur porte et allumaient un bon feu.

Car la population jurassienne apparut aux Vaudois comme très hospitalière, généreuse : esprits ouverts et souvent cultivés, ne méprisant pas les arts. Dans une ferme, un soldat s'émerveille de trouver un piano, une guitare, un trombone et une flûte... Les Jurassiens rivalisaient de complaisance aimable ; et les aubergistes opéraient des miracles d'ingéniosité pour satisfaire chacun. Et Cérésole n'oublie pas le dévouement des religieuses dans leur hôpital de Delémont, ou dans celui de Porrentruy, derrière les admirables grilles de fer forgé, soignant les malades des bataillons, et qui, certain jour de fête, surent accommoder une dinde succulente, accueillie avec enthousiasme par la salle entière. « Jamais dindon, racontait un des heureux malades, n'a été contemplé avec des yeux si tendres et si envieux, ni dégusté à petites doses avec autant de plaisir. »

Plus tard, les souvenirs ont fait la joie de nombreux banquets de vétérans, à Yverdon, à Sainte-Croix, à Payerne. On aimait à y manger des menus jurassiens : poussins à la mode de Boncourt, jambon des Franches-Montagnes, poisson du Doubs, salade à l'huile de Porrentruy et au vinaigre de Laufon, fromage de Saignelégier. On y remémorait des aventures jurassiennes, ainsi celle arrivée à des soldats, en un temps où le nudisme n'était pas encore à la mode et où les jeunes filles n'étaient pas blasées sur les spectacles anatomiques. Un jour, des troupiers se baignaient dans une rivière. Les jouvencelles du village voisin vinrent innocemment contempler leurs ébats. Le curé crut devoir intervenir auprès du capitaine de la compagnie. Celui-ci comprit les raisons du pasteur vigilant ; le lendemain un cordon de gardes, baïonnette au canon, défendait les baigneurs contre les regards indiscrets des curieuses Jurassiennes.

Et l'on reparlait du receveur des postes de Laufon, si zélé et aimable, de son collègue de Porrentruy, qui avait « deux demoiselles bien gentilles », de qui les grenadiers emportèrent de tendres souvenirs et des photographies. « On avait vingt ans ! Et c'était hier ! » affirmait trente ans après Louis Jaccard-Lenoir, préfet de Sainte-Croix.

Alfred Cérésole lui-même garda à ce Jura une amitié fidèle. Il aimait à rencontrer des Jurassiens aux séances de la Société romande d'histoire, aux fêtes des diaconnesses de Saint-Loup, à des rencontres militaires. A l'industriel de Saint-Imier, Ernest Francillon, il a dédié l'une de ses plus charmantes nouvelles : « Camhillon ». En 1900, il refit le pèlerinage, seul, des lieux où il avait été cantonné autrefois, se plaisant à revivre les impressions d'alors. Au contour d'un chemin, il lui semblait entendre des voix aimées, voir des figures connues. Il reconnaissait telle forêt, telle prairie, tel clocher : voici un village où il avait stationné, voilà un bourg aux petites rues, où les sons de la retraite retentissaient poétiquement dans la nuit.

Certes, il y avait eu des changement. Des voies ferrées avaient été installées ; des maisons avaient disparu, d'autres avaient été construites. A Porrentruy, la mairie, la préfecture étaient occupées par des magistrats de lui inconnus. A l'église des Jésuites, où il avait si souvent prêché devant la troupe, il trouve une escouade de menuisiers en train de transformer le sanctuaire en halle de gymnastique. Des engins divers avaient remplacé autels et confessionnaux. Des boucles de fer pendaient à des cordes descendant des voûtes. Le bruit des outils et la poussière le chassent bien vite, et il va dans la vieille église de Saint-Pierre chercher plus de recueillement et la vision du passé. Au moment où il en sort, dans la Grand'Rue, il assiste au défilé des cadets de la ville, aux vareuses brunes, qui rentrent de l'exercice, et marchent martialement aux sons de leur fanfare.

Au « Cheval-Blanc », disparu aussi l'hôte qui lui avait cédé, à son départ, la plus belle estampe de son vestibule, celle où l'on voit le grand-père de l'aumônier, l'« Egyptien » présenter son fils à Napoléon.

Pour beaucoup de Vaudois, le Jura fut vu à travers les souvenirs de Cérésole : un pays hospitalier dans un cadre austère et un climat rude ; une sentinelle avancée en face de nations que l'hostilité oppose ; une terre isolée, à part, et qui cependant ouvre de certains points de vue vers des mondes infinis des perspectives inattendues et immenses.

D'autres éléments sont venus peu à peu s'ajouter à ceux-ci et les compléter. Il y eut surtout l'influence qu'eut à Lausanne la présence d'un Jurassien remarquable, Virgile Rossel, qui fit mieux comprendre son Jura, saisir l'importance de son apport, l'originalité de son esprit.

Le Jura bernois n'est-il pas une image de notre Suisse romande et plus encore de la Suisse ? Avec son « cloisonnement excessif », pour prendre le mot de Remy, n'est-il pas un des exemples qui prouvent que des peuples aux intérêts contradictoires, aux langues diverses, aux idéals politiques parfois violemment opposés, peuvent quand même coexister sans se détruire, peuvent réaliser malgré tout un équilibre harmonieux ? Equilibre auquel ils ne sont pas parvenus sans efforts, auquel ils ne peuvent pas se maintenir sans plus d'efforts encore, sans une vigilance et une bonne volonté constantes. Cet équilibre, qui doit être le nôtre, n'est-il pas plus que jamais nécessaire pour nous et pour nos voisins. Aujourd'hui puisqu'il s'agit de tenir. Demain, puisqu'il faudra, au milieu des ruines et des décombres, reconstruire et aider aux réconciliations obligées ? Et cela même n'est-il pas dans l'esprit de Jean-Louis qui, de Boncourt, écrivait à sa Julie : « Oh ! ne me dites pas que les hommes soient nés pour la chicane ! Il y a sur la terre encore plus de bons cœurs qu'on ne pense... faits pour s'apprécier, s'aimer et vivre en paix. »